

## L'ART DE CÉLÉBRER

### *DIALOGUE ENTRE THÉÂTRE ET LITURGIE \**

**A**U TERME de ce numéro, reprenant des questions abordées par les uns et les autres, puisant aussi dans ma propre expérience de théâtres amateur et d'amateur de théâtre d'une part, de metteur en scène et d'acteur liturgique d'autre part, je me contente d'évoquer quelques termes de dialogue entre théâtre et liturgie. Dialogue très fructueux pour une réflexion sur l'art de célébrer, alors que la réforme liturgique encore très récente de Vatican II pose des questions nouvelles.

### *THÉÂTRE, DÉCOR, SCÈNE*

Dans chaque ville, le théâtre et l'église attestent la parenté entre culture et culte. Parenté sur fond de condamnation à certaines époques, de concurrence ou de con-

---

\* Ce dialogue s'instaure principalement entre l'auteur et les deux artistes interviewés, Raymond Gérôme (RG) et Michel Serrault (MS).

vence à d'autres : les vicaires célébraient le culte à l'église et montaient des pièces de théâtre dans la salle du patronage, pendant que les troupes laïques se produisaient au théâtre municipal. À Quimper, le vieux et petit théâtre vient d'être relayé par le théâtre de Cornouaille. Une salle moderne de 700 places, qui connaît une forte fréquentation toute l'année. Et cette année, la cathédrale fait peau neuve, entièrement restaurée, avec une lumière et des couleurs qui retrouvent une nouvelle jeunesse. Elle aussi est très fréquentée, non seulement par de très nombreux visiteurs, mais par des assemblées paroissiales ou diocésaines qui y célèbrent leur foi.

Il y a une parenté évidente entre théâtres et églises. Tous deux ont leur cachet : lumière, résonance, décor et scène rappellent des époques culturelles. Dans l'organisation de l'espace, la plupart des églises portent l'inscription de ce qu'était la liturgie d'avant le Concile : une représentation donnée par des acteurs liturgiques au sein d'un décor suggestif, dans un sanctuaire qui leur était réservé, avec chœurs, chantres, musiciens jouant de l'orgue ou de l'ophicléide. Des acteurs, vus de dos ou de face, s'exprimant à voix basse ou chantant les lectures en latin, processionnant au milieu de l'assemblée ou devant elle, montant en chaire pour le prône et la prédication... Progressivement, et surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'assistance (c'est ainsi qu'on désignait l'assemblée liturgique) a pu s'asseoir comme au théâtre ou au concert. Les métaphores nautiques (nefs, vaisseaux) et les exigences cardinales de l'orientation ont induit une dynamique linéaire et verticale, et accentué la distance entre la scène et le dernier tiers, voire la moitié de l'assistance, alors que les théâtres jouaient avec arrondis et balcons...

Au théâtre, le lieu est important, et il ne faut pas se tromper de salle : telle pièce qui réussira ici peut échouer ailleurs... Dans une église, il y a un rapport intrinsèque entre l'architecture, l'ambiance dégagée par le lieu, sa beauté, et la « pièce » qui se joue là. (MS p. 98)

Bien des distorsions s'expliquent aujourd'hui par le fait que la liturgie rénovée se déroule dans des églises « vieux théâtres », souvent lieux classés ainsi que leur décor (retables et statues) ; on les visite comme des musées, avec leurs scènes-sanctuaires à deux autels (l'ancien et le nouveau) corsetés entre stalles et piliers. Des concertistes de musique baroque peuvent s'y sentir plus à l'aise que certains groupes musicaux de jeunes. Elles vont à ravir aux jeunes mariés désireux d'embellir leur roman personnel, mais peuvent ensuite moins leur convenir s'ils accompagnent leurs enfants à l'assemblée dominicale. Pour jouer autrement la « pièce liturgique », d'autres « salles », d'autres espaces d'églises seraient parfois souhaitables.

Ces distorsions ne sont pas générales. Bien des églises « vieux théâtres » ont des atouts par rapport à la liturgie conciliaire. Ce sont des maisons de prière plus que de spectacle et d'apparat. Des maisons de conversation avec Dieu mais aussi avec les frères et sœurs, des maisons d'Église, d'une assemblée communautaire qui vient pour un partage. Des maisons de convivialité autour d'un repas, celui du ressuscité. Des maisons de famille qui se souviennent des visages et des voix de ceux qui y sont nés, y ont grandi, y ont vécu tant d'événements marquants.

Les fidèles s'y sentent bien, y sont proches les uns des autres, un peu serrés comme en famille, mais priant dans de la beauté, stimulés par l'humanité chaude et l'émotion qui transfigurent les visages des personnages des statues, des vitraux, des retables... Le décor n'y est pas que fonctionnel, amovible, recréé à chaque représentation, ou miroir qui reflète les modes des « arts-décos ». Il est partie intégrante de la mémoire du peuple convoqué, du partage de la Parole reçue et transmise par les témoins de la foi qu'il évoque, et du sacrifice de louange qu'il vient offrir. Quant à la scène, elle a perdu ses grilles ségrégationnistes. On transite désormais familièrement entre le sanctuaire et la nef. Réduction de la distance, atténuation des marques de séparation ne signifient pas forcément perte du sens du sacré, mais déplacement vers un sacré plus fraternel, et pourquoi pas plus évangélique. La « scène » s'est en quelque sorte laissée interroger par la « Cène ». Autour des

deux tables de la Parole et de l'Eucharistie, c'est toute l'Église qui se rassemble. Acteurs et assemblée composent donc une scène unique où tous sont acteurs différenciés. Même s'il y a spectacle et représentation, en liturgie chrétienne il n'y a pas de spectateurs, puisque tous sont acteurs.

Mais les visiteurs peuvent s'y sentir dépaysés, ne pas connaître le langage des signes et des figures inscrits dans le bois, la pierre ou le verre. Ils peuvent aussi manquer d'initiation pour comprendre la pièce que l'on y joue, et pour participer à ce qu'on y célèbre.

### *LES ACTEURS ET LE PUBLIC*

Au théâtre, les acteurs jouent devant un public, et pour lui ; ils sollicitent parfois sa participation et ses réactions (voir récemment certaines pièces mises en scène par R. Hossein). Le public paie sa place et vient se divertir. Il désire passer un bon moment, s'émouvoir, rire ou pleurer, et en tout cas assister à un spectacle de qualité interprété par des acteurs maîtrisant leur art. Acteurs et public s'accordent sur un protocole de fiction, et de distance. Les acteurs interprètent le texte d'un auteur, jouent des personnages pas forcément en rapport avec leur propre vie, leur sensibilité. Quand Michel Serrault joue le rôle du docteur Petiot, les spectateurs savent bien qu'il est comédien, et non pas criminel. Celui qui joue le rôle du méchant aime ou n'aime pas son personnage, mais se préoccupe avant tout de réussir une bonne composition. Il n'est pas écrit dans son contrat qu'il doive, avant ou après le spectacle, entrer en relation de sympathie avec les spectateurs, descendre de scène pour les saluer, à moins qu'il aime le contact direct avec le public ou estime que, pour sa promotion personnelle, il lui est bon de se livrer à des séances d'autographes.

Dans la liturgie, il en va autrement. La liturgie est action publique, action d'un peuple rassemblé. De plus, ce peuple

est peuple *de* Dieu, corps *du* Christ, temple *de* l'Esprit Saint. Il ne détient pas en lui-même le fondement de son rassemblement. C'est un peuple convoqué, qui ne s'appartient pas. On ne peut donc, au sens strict, parler de public face à des acteurs, mais d'une assemblée de croyants qui répondent à une invitation de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint. Toute l'assemblée est ainsi acteur face à des acteurs divins qui à la fois la précèdent, la convoquent, mais aussi qui suscitent sa réponse, inspirent sa prière, accueillent sa louange et son offrande.

Cependant, l'assemblée est peuple, corps, maison, et donc réalité humaine, sociale, organisée, différenciée. « Les dons qu'il a faits, ce sont des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et catéchètes, afin de mettre les saints en état d'accomplir le ministère pour bâtir le corps du Christ... » (Ep 4, 11-12). Dans l'assemblée liturgique, comme dans l'Église, tous font tout, mais pas de la même manière. Il y a diversité de ministères, de rôles, de tâches, et donc d'acteurs, mais ceux-ci sont avant tout membres de l'assemblée, à son service, agissant en son nom et en sa faveur afin qu'elle accomplisse la célébration. De fait, la distance et la fiction ne jouent pas dans la liturgie comme au théâtre.

On pourrait comparer par exemple le récit de la Cène, joué dans une représentation de la Passion, comme il en existe beaucoup dans certaines villes ou paroisses avant les fêtes pascales, et dans la célébration eucharistique. Dans le premier cas, on est au théâtre. Ils sont douze autour d'une table. Chacun représente un personnage. Le Christ est au centre. Pierre, Judas, Jean se comportent comme dans le récit. Le metteur en scène a indiqué des poses, des gestes, choisi des vêtements de scène... Dans le second, on est en liturgie. Le prêtre peut être seul ou entouré, mais pas forcément de douze autres prêtres. Il n'est pas vêtu comme Jésus, mais il porte les vêtements liturgiques prescrits par le rituel d'aujourd'hui. Il n'est pas acteur professionnel ou comédien. Il a pour fonction dans l'assemblée de représenter le Christ présent, qui préside son assemblée, se donne en nourriture et boisson non pas aux douze, mais à des croyants d'aujourd'hui. Le prêtre évoque les paroles et

les gestes de Jésus, mais au cœur d'un récit et de prières d'action de grâce et de supplication qu'il adresse par lui au Père dans l'Esprit Saint. Ce qu'il dit et fait, c'est au nom du Christ, mais aussi de l'assemblée présente. Sa fonction est investiture et investissement de toute sa personne, et ne se limite pas à une tâche fonctionnelle. Il y a une distance symbolique très forte, mais elle joue dans le cadre d'un rite. Plutôt que de fiction, il faut parler de sacramentalité, de réalité divine qui passe par les yeux, les oreilles, les mains de la foi.

Le but du jeu théâtral est en quelque sorte mimétique, au sens de la *mimèsis* grecque. L'acteur – ou le comédien<sup>1</sup> – fait revivre un personnage fictif ou historique, placé dans une circonstance tragique ou comique ; il lui redonne corps, pour que le public éventuellement se reconnaisse, s'identifie. Ce qui peut provoquer une *catharsis* purgative, purificatrice, libératrice...

Il en va de même dans le jeu mystagogique du rituel. Il y a aussi *mimèsis*, par le truchement d'une action rituelle, symbolique, épurée, stylisée. Mais comme tous sont partenaires et acteurs du rite, la *catharsis* sera en rapport avec la foi de chacun, de son engagement et de son investissement dans ce qu'il fait, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il dit, ce qu'il chante, ce qu'il médite en silence, et pas seulement avec la qualité de la mise en œuvre du rite, laquelle est, bien entendu, toujours à soigner. L'efficacité sacramentelle, en effet, est liée en même temps à l'œuvre de l'Esprit, et à ce qu'éprouve et vit chacun, quand il prie avec l'assemblée, communie à la Parole et au pain, plonge dans l'eau baptismale et reçoit l'onction...

1. Nous employons indifféremment les deux termes quand nous parlons théâtre, sans entrer dans les débats en cours pour les différencier, mais nous n'employons pas le mot « comédien » quand nous parlons liturgie.

## LES ACTEURS ET LEURS RÔLES

Les remarques qui précèdent nous permettent d'approfondir la question du rapport complexe entre les acteurs et leurs rôles dans la célébration liturgique. D'emblée, nous rappelons d'une part que cette question concerne autant l'assemblée que les divers intervenants, et que d'autre part les rôles sont largement déterminés par le protocole liturgique qui est plus réel et social que fictif ou lié à une logique de divertissement. Voici un protocole sacramentel énoncé par la *Constitution sur la sainte liturgie* n° 7 :

Le Christ est présent dans la personne du ministre, « le même offrant maintenant par le ministère des prêtres, qui s'offrit alors lui-même sur la croix », et au plus haut point sous les espèces eucharistiques... Il est là présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église les Saintes Écritures. Enfin il est là présent lorsque l'Église prie et chante les psaumes, lui qui a promis : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

### Une double déprise

Nous entendons ici par déprise une démarche mentale et spirituelle qui permet à un sujet ou à un groupe de se déprendre d'une immédiateté par rapport à lui-même, d'établir une distance vis-à-vis de ce qu'il éprouve, de ce qu'il dit et fait, du rôle qu'il joue. Dans l'assemblée liturgique, tous sont invités à une double déprise.

#### *Accepter d'entrer dans un rôle*

Accepter en quelque sorte de jouer (*to play*, en anglais), d'entrer dans un jeu (*a game*) dont on connaît les règles.

On se rend au théâtre pour voir jouer des acteurs. On va à une célébration d'abord pour jouer soi-même, comme acteur. Soit en participant comme membre de l'assemblée, soit parce qu'on y est investi d'une fonction et que l'on a un rôle particulier à y jouer. On peut réserver sa place au théâtre, mais à l'église, c'est Dieu qui convoque et attribue une place à chacun : celle-ci ne lui appartient pas ; il ne l'a pas payée, il la reçoit. Elle est marquée. Pour les uns et les autres, le marquage est signifié par des médiations diverses. Pour celui qui préside, la vêtue, et le déplacement vers un lieu symbolique, siège, autel. « Le vêtement liturgique permet au prêtre de prendre possession de sa fonction, comme le costume ou la perruque donnent à l'acteur d'endosser son rôle » (MS p. 99). Pour celui ou celle qui lit, l'ambon où il monte, et le livre où il lit. Pour l'assemblée, la salutation du président suivie de la réponse, les invitations et monitions qui lui sont adressées. Avant diverses actions, l'énonciation de protocoles : indication des sources d'un texte avant une lecture, « comme nous l'avons appris, selon son commandement, nous osons dire » avant le *Notre-Père*, etc. Sans compter les protocoles tacites, que tous connaissent, mais qu'il est bon de toujours rappeler, pour que les uns et les autres n'oublient pas qu'ils n'expriment pas leur subjectivité à tel moment, mais jouent un rôle. Pour que le lecteur ne perde pas de vue qu'il n'est pas l'auteur du texte qu'il lit. Pour que l'action de professer la foi de l'Église ne se confonde pas avec une succession d'énoncés de convictions individuelles subjectives par des confirmants. Pour qu'une homélie ne se réduise pas à une expression par le prêtre de sa piété personnelle, si profonde soit-elle.

### *Un rôle qui implique chacun*

Une fois que l'on a accepté en amont, au nom de sa foi, un rôle, celui de devenir « célébrant », quelles qu'en soient les modalités, et que l'on se trouve en train de lire un texte, de prononcer une prière ou une profession de foi, de chan-



ter, d'accomplir un geste au nom de tous, devant tous, au milieu de tous, on se trouve appelé, en aval, à une seconde déprise. Après avoir accepté de jouer, on est invité à se laisser prendre au jeu, à devenir sujet de ce qui est donné à lire, à dire, à faire, à chanter. Il s'agit d'un décrochage et d'un transport (comme dans la métaphore). Le rôle que l'on a accepté agit en retour sur celui qui le joue. C'est là le propre de l'action rituelle et de sa performativité. Une place marquée marque en retour celui qui s'y trouve, un rôle attribué laisse des traces en celui qui l'a joué. Celui qui lit un texte d'Écriture peut faire l'expérience du cœur brûlant, dans la mesure où il est le premier auditeur de ce qu'il lit, et lorsqu'il s'entend dire des mots qui bouleversent. Ainsi le rôle peut construire et façonner le sujet croyant. Dans la mesure où il est sujet de ce que le rite lui donne à dire ou à faire, il devient porteur et signe de l'Autre qui met sa parole sur ses lèvres. L'Autre devant qui il se tient et dont il habite les mots et les gestes. L'Autre qui vient habiter les profondeurs de son être. Ceci est vrai autant pour l'assemblée que pour les intervenants.

Théâtre d'ombres, ballet d'aliénés, assemblée schizo-phrène pourrait-on penser, et la liturgie n'est pas exempte de risques de dérapages à cet égard, dans la mesure où la sacramentalité perd l'équilibre. Le prêtre pourrait se prendre pour Dieu ou Jésus Christ en personne. Chacun pourrait se perdre dans son propre jeu. Le rite pourrait n'être considéré que comme prétexte à l'expression de la subjectivité des uns et des autres, ou comme un moyen de produire de l'effervescence et de la ferveur. Bref, les participants pourraient perdre de vue la dimension proprement sacramentelle de leur présence, de l'action liturgique. La célébration n'en fait pas des créatures de rêve, mais leur manifeste que c'est dans la singularité de leur personne concrète, dans le plus humain de leur corps, de leur socialité, de leur histoire que travaille l'Esprit de Dieu et que germe le Royaume. Dans le partage de la Parole, du pain et de la coupe, ils sont ce qu'ils entendent et ce qu'ils voient ; ils reçoivent ce qu'ils sont.

### Un jeu de rôles riche et subtil

Ce que proposent les rituels dans la liturgie se présente comme un scénario ou une pièce d'une grande complexité, avec des actions diversifiées qui demandent un jeu de rôles riche et subtil. Plutôt que d'énoncer des remarques générales, prenons l'exemple des invitations et monitions dans les célébrations. Une brève incursion dans un psaume liturgique, le psaume invitational 94, est éclairante.

*Venez, crions de joie, acclamons, allons...*

*Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous, adorons...*

Un lévite anime la prière, invite l'assemblée à des actions... Mais il dit tantôt « vous », tantôt « nous », car il se situe vis-à-vis de tous, mais aussi avec tous. Puis il interpelle l'assemblée, l'invite à écouter la parole du Seigneur :

*Aujourd'hui, écouterez-vous sa parole ?*

Résonne alors l'avertissement (la monition) que le Dieu de l'Alliance adresse lui-même à son peuple : que celui-ci n'imite pas ses pères.

*Ne fermez pas votre cœur comme au désert,  
comme au jour où vos pères m'ont provoqué.*

Les formes d'invitation dans la liturgie sont variées. Chacune demande à être respectée et mise en œuvre dans sa logique propre, ce qui suppose, de la part de celui qui joue le rôle de l'invitant, de bien se situer par rapport à ce qu'il fait.

#### *Des invitations techniques, fonctionnelles*

Invitations à trouver un chant à telle page, à se lever, à s'asseoir, à se déplacer. Elles doivent être brèves, discrètes, précises et non bruyantes ou encombrantes. Que l'animateur se fasse oublier. Un long discours est inutile lors-

qu'une phrase suffit. Une phrase est inutile lorsqu'un mot suffit. Un mot est inutile si un geste suffit.

### *Des invitations spirituelles*

Prévues par le rituel, elles précèdent une action précise, et sont faites par celui qui préside. Formulées en « nous », au nom de l'assemblée dont il est membre... « Préparons-nous... en nous reconnaissant pécheurs... Prions le Seigneur... Acclamons la parole de Dieu... Élevons notre cœur... Nous osons dire... » Ou bien formulées en « vous » au nom du Christ qu'il représente : « Donnez-vous la paix, allez dans la paix du Christ. » Certaines de ces monitions « n'exigent pas, de leur nature, d'être prononcées mot à mot selon le texte qui figure dans le Missel. Il pourrait donc être à-propos, au moins dans certains cas, de les adapter quelque peu pour qu'elles correspondent mieux à la situation exacte de la communauté » (PGMR 11).

Ce qui suppose de la part du président un ajustement permanent à la variété des monitions, de leur formulation, pour les adresser de manière correcte.

Liées à un chant, à une lecture, à un geste particulier, certaines monitions ne sont pas réservées à celui qui préside, et se doivent d'être formulées en « nous ».

Avant la communion le prêtre dit : « Heureux les invités au repas du Seigneur. » C'est une formulation ouverte, comme celle des huit premières béatitudes (Mt 5). Il ne dit pas : « Je vous invite à communier », ou bien « Heureux sommes-nous... » Celui qui invite au repas eucharistique, c'est le Seigneur, et l'invitation ne s'adresse pas qu'aux membres de telle assemblée. Qu'on lui laisse la liberté et la largesse de l'invitation.

À partir de cet exemple des invitations et monitions apparaît la subtilité des manières de jouer les rôles dans la célébration. On pourrait en prendre d'autres : les prières présidentielles, notamment la prière eucharistique, les lec-

tures, etc. Dans chaque cas, les acteurs se doivent de bien jouer, c'est-à-dire de ne pas se tromper d'axe, de direction dans leur attitude, leur regard, leurs gestes ; de ne pas se tromper de ton. Et surtout de ne pas se tromper de rôle : « Dans les célébrations liturgiques chacun, ministre ou fidèle, en s'acquittant de sa fonction, fera seulement et totalement ce qui lui revient en vertu de la nature de la chose et des normes liturgiques. » (SC 28)

### *Des manières diverses de jouer le même rôle*

Au théâtre comme à l'église, il y a autant de manières de jouer un rôle qu'il y a d'acteurs. Chaque lecteur proclame un texte à sa façon. Il n'y a pas deux prêtres qui président exactement de la même manière. Une même prière aura une saveur particulière, prononcée par chacun...

Par ailleurs, puisqu'ils sont au service d'une assemblée célébrante, des données particulières invitent en permanence les acteurs d'une célébration à s'adapter à des circonstances variables. On se s'adresse pas à une foule anonyme de la même manière qu'à une petite assemblée où tous se connaissent. Une assemblée d'enfants n'est pas une assemblée de personnes âgées. Le vaisseau d'une cathédrale réclame un autre ton, une autre manière de poser un geste que le petit oratoire, l'église de village ou une chambre de malade. Il est nécessaire aussi de tenir compte de la différence d'ambiance dans une célébration des obsèques, du mariage, de l'onction des malades, etc. Chacune requiert un souci pastoral des uns et des autres pour tenir compte des personnes dans des situations toujours particulières. Président, animateurs, lecteurs doivent se concerter pour bien jouer leur rôle. Ils doivent aussi faire preuve de tact, de prudence pour que personne ne perde la face dans l'assemblée, pour prévenir les incidents éventuels dus à l'émotion d'une personne présente, ou de quelqu'un qui a accepté d'intervenir pour une intention de prière, une lecture.

*JOUER JUSTE, CÉLÉBRER AVEC JUSTESSE*

Ce que disent ci-dessus Michel Serrault et Raymond Gérôme atteste une grande exigence quant à la manière d'exercer leur art, une volonté de professionnalisme et en même temps beaucoup de modestie. Les écrits de grands maîtres contemporains, tels que Ingmar Bergman, Louis Jouvet, Lee Strasberg, pour n'en citer que quelques-uns, de même que les cours longs et exigeants dispensés par les professeurs d'art dramatique, manifestent un écart impressionnant entre la formation au métier de comédien et l'investissement minime et dérisoire dans les diocèses et séminaires pour la formation des prêtres et des laïcs à l'art de célébrer. Ce qui peut expliquer certaines frustrations qui transparaissent dans les propos des deux interviewés. Comment expliquer ce décalage ? La réflexion et le travail permanent du comédien pour rechercher une expression juste n'ont-ils pas à inspirer les acteurs liturgiques ? Tant sur le plan des techniques nécessaires à tout travail d'expression en public, que sur celui d'une réflexion de fond proprement déontologique. En effet, tous ceux qui s'expriment en public dans les domaines de la politique, des médias, des arts, de la liturgie, quels jeux jouent-ils ? Ne sont-ils pas menacés d'utiliser leur statut pour séduire, influencer, infantiliser, se complaire dans les apparences et les apparats, la futilité, les trucages ou les grimaces ? Avec le risque de tomber dans la facilité, de manquer du plus élémentaire respect pour leur public et d'oublier la noblesse de leur fonction ou de leur art ? Les exigences, la lucidité et l'honnêteté des professionnels du théâtre peuvent présenter à cet égard quelque chose d'exemplaire pour ceux qui ont charge liturgique.

### L'expression juste en liturgie

Quand il joue, le comédien s'approprie un texte, se laisse imprégner par ce que vit et éprouve un personnage. Ce qui conduit à une alchimie complexe. D'une part, il doit entrer dans la peau d'un autre, le connaître au mieux, et donc s'oublier, et d'autre part le recréer, lui donner vie à travers ce qu'il est lui-même. Ce qui suppose à la fois d'y mettre du sien et d'interpréter son rôle comme le musicien interprète une partition, en gardant une distance par rapport au personnage qu'il joue. Ce qui nécessite un travail technique, onéreux et patient, comme dans tous les arts : chercher le ton juste, le geste juste pour exprimer des sentiments multiples selon les humeurs du personnage suggérées par le texte, pour les exprimer devant un public, pour les adresser à d'autres. En liturgie, comment se pose et est traitée la problématique d'une expression juste ?

Pendant longtemps, l'Église catholique a réglé la question en cérémonialisant au maximum, en censurant et neutralisant l'expression subjective pour que les acteurs ne cherchent pas à se distraire ou à distraire les fidèles de l'action liturgique. La cantillation et les modulations intonatoires, proches du recto-tono d'une langue latine incomprise, ont dispensé de se poser la question d'une expression juste pour lectures et prières. La gestuation stéréotypée a fait l'objet d'une formation proche du dressage corporel. Les vêtements (on disait les ornements) entraient dans la composition du décor, masquaient le corps. Le fait que beaucoup d'actions étaient accomplies le dos tourné au peuple dispensait les ministres de se composer personnellement le visage et les attitudes.

Ces règles ont présenté l'avantage de favoriser le maximum de déprise des uns et des autres par rapport à leur rôle, de bien marquer la transposition nécessaire des comportements pour qu'ils revêtent une dimension symbolique et sacrée. Mais ils ont eu pour inconvénient d'induire une liturgie froide, figée et inexpressive. La réforme conciliaire a obligé à traiter autrement la question de l'expression. Elle

a modifié les dispositifs, notamment par la possibilité du « face au peuple ». Elle a admis l'introduction des langues vernaculaires dans toutes les actions, invité à favoriser la participation de l'assemblée. Elle a préconisé une approche plus fonctionnelle que rigide. Pour chaque action, il ne s'agit pas uniquement de se préoccuper d'une exécution exacte et stéréotypée, mais d'une interprétation juste et suffisamment bonne, compte tenu de paramètres nombreux et variables. Il s'agit d'un code élaboré, faisant appel à la souplesse et à l'adaptation, et pas seulement d'un code restreint demandant que tout soit fait dans les règles. La PGMR n°18 le formule ainsi :

Dans les textes qui doivent être prononcés clairement et à voix haute par le prêtre, par les ministres, ou par tous, le ton de voix doit répondre au genre du texte lui-même, selon qu'il s'agit d'une lecture, d'une oraison, d'une monition, d'une acclamation ou d'un chant ; il doit répondre aussi à la forme de la célébration et à la solennité de la réunion. En outre, on tiendra compte du caractère des diverses langues et de la mentalité des peuples.

Après une période relativement fixiste et rubriciste, se sont manifestés parfois, en réaction, un soupçon porté surtout cérémonial liturgique et, sous couvert de souci pastoral d'évangélisation, une volonté de favoriser la spontanéité et le naturel, l'authenticité et la sincérité des sentiments. Surtout pas de barrières, de masques ni de différenciation des rôles. La nouvelle convention : être non conventionnel (MS p. 101). Pas de rupture entre lieux de vie et lieux de célébration. Toute lecture peut être confiée au dernier moment au premier venu. Liturgie n'est pas théâtre, et donc inutile d'investir dans la formation aux techniques d'expression... Ces réactions s'expliquaient en partie par l'enthousiasme d'une redécouverte de la liturgie comme célébration du peuple de Dieu et non plus seulement des clercs, par un désir de simplicité et de participation de tous.

On voit mieux aujourd'hui que cet enthousiasme ne suffit pas et que la réforme, en ayant l'air de simplifier les

choses, les a rendues plus complexes. Il était plus simple d'exécuter les actions liturgiques comme cela était prescrit, que de chercher comment les mettre en œuvre à chaque fois de manière digne et adaptée, comme l'indique la PGMR. Mais quel(s) registre(s) d'expression le prêtre doit-il choisir par exemple dans la prière eucharistique ? Il exprime le « nous » de l'assemblée au nom de qui il parle et en même temps sa propre louange de croyant. Il se trouve devant des problèmes d'interprétation et de composition complexes. Ton, hauteur de voix, composition de figures différentes. Comment se poser dans l'espace, et orienter son corps, ses gestes, son regard par rapport à l'autel, au pain et à la coupe, à l'assemblée, à d'autres concélébrants à mesure que se déroule la prière qui est une action et pas seulement un discours ? Lecteurs, chantres, et autres acteurs se trouvent confrontés à la même difficulté par rapport à ce qu'ils ont à faire. La recherche d'une justesse est peut-être plus difficile encore qu'au théâtre, du fait que celui qui préside l'assemblée du Christ, celui qui lit la Parole de Dieu, qui chante, qui apporte les offrandes, joue son propre rôle et en même temps représente un Autre, les autres, d'hier ou d'aujourd'hui, absents ou présents...

### *À L'ÉCOUTE DES GENS DE THÉÂTRE, QUELQUES POINTS D'ATTENTION*

À partir de ce que disent Raymond Gérome et Michel Serrault, reprenant aussi ce qu'écrivent d'autres comédiens ou professeurs, il est intéressant de constater que les problèmes auxquels ils sont confrontés dans leur métier et leurs convictions sont aussi pour une part ceux des acteurs en liturgie. Nous soulignons au terme de cette réflexion quelques points qui nous paraissent importants.



### **Rester en scène, rester en présence**

Comme ce qu'il fait là est vide ! Il n'était pas là... Il s'agit d'être là tout le temps. Ce qui ne veut pas dire s'imposer (RG p. 115).

La « scène » liturgique – nous pourrions dire aussi l'action –, nous la concevons ici comme la résultante de plusieurs données. D'abord l'espace et le lieu où se déroule le rite. L'espace église dans son ensemble, ses trois dimensions (largeur, longueur, hauteur) et sa résonance. Les lieux où chacun se tient, assis ou debout. Puis les textes et les actions. En liturgie, comme au théâtre, chacun doit connaître son texte, l'avoir travaillé, enregistré à l'avance, comme l'organiste prépare ses registrations ; il ne doit jamais perdre de vue sa logique interne et son style. Dans le cadre de quelle action liturgique ce texte doit-il être lu, dit, improvisé ? Enfin, dans l'ensemble de la célébration, de quelle scène s'agit-il, et dans quel acte ? Comment respecter des progressions, les préparer, respecter les rythmes, varier les tempos, ne pas confondre sommets, repos et transitions... ?

Les remarques de Michel Serrault sur les codes liturgiques sont intéressantes. Elles valent pour les membres de l'assemblée autant que pour les intervenants.

Le plus important me paraît être de savoir – et de faire comprendre à ceux qui sont là à l'église – où l'on est, jusqu'où on peut aller dans ce contexte précis. C'est comme en musique : le musicien sait dans quel mode musical il joue, combien de dièses ou de bémols il y a à la clef, s'il est en majeur ou en mineur... (p. 98).

On devrait tous avoir des cours de liturgie, pour entrer dans l'intelligence de ce qui se passe (p. 101)

### **Laisser passer plutôt que faire passer**

Les acteurs liturgiques expriment souvent leur souci de « faire passer » des messages, des convictions... Souci

contre lequel beaucoup de comédiens expriment justement leur méfiance. Le risque est grand, en effet, de se mettre en avant, de se substituer au texte à dire, de vouloir faire sentir dès le commencement que l'on a des arrière-pensées dans la tête. Du coup on n'écoute pas d'abord soi-même ce qu'on dit, ce qu'on lit, mais on se met en avant, et l'assemblée entend des messages subliminaux tels que : écoutez-moi, je pense que cela est important, je voudrais que vous compreniez bien, car moi je comprends ce que je dis et ce que je lis (RG p. 112), je vous demande de mettre cela en pratique, ou encore, j'espère que vous remarquez que je lis bien, etc. Raymond Gérome comme Michel Serrault insistent tous deux sur ce point. On pourrait paraphraser ce dernier (MS p. 99) en disant : ce que feront de mieux le président, le lecteur, l'organiste, le chantre, c'est ce qui va leur échapper. Leur premier souci doit être de servir un texte, une action, pour que ce texte, ce chant, cette musique touchent chacun, permettent à l'Esprit de faire son travail. Ils doivent consentir à ne pas s'en considérer comme maîtres ou propriétaires, à ne pas en avoir fait le tour ni en avoir épuisé le sens, à ne pas montrer qu'ils connaissent la fin avant de commencer. Mais à se tenir devant un texte comme devant un soleil qui va se lever pour un jour nouveau, à se tenir avec lui sur le bord, sur la rive du monde qui va son chemin.

L'acteur sait des choses que le personnage ne peut pas savoir et, de ce fait, tend inconsciemment à jouer de cette connaissance ; il a tendance à jouer le résultat plutôt qu'à le provoquer. Le personnage ne sait pas ce qui va se passer ; il n'a pas lu la pièce ; la pièce le concerne ; l'auteur a écrit la pièce à partir de lui. Nous conseillons toujours à l'acteur de se demander : « Que se passerait-il ici, si cette scène n'existait pas ? Qu'est-ce que je ferais vraiment ? »<sup>2</sup>

Si, avant de jouer, tu veux mettre des intentions, des sentiments dans ton texte, ce sera faux... Le texte ne doit pas être pris comme un réceptacle pour les sentiments du

2. Lee STRASBERG, *Le Travail à l'Actors Studio*, Paris, Gallimard, 1986, p. 175.

comédien, mais comme le réceptacle d'un sentiment qui doit venir tout seul, si le texte est dit comme il doit l'être<sup>3</sup>.

Plus un texte, une musique expriment des émotions fortes, plus le lecteur, l'orant, le musicien doivent s'effacer. Plus ils rajoutent de l'effet dans un souci d'insistance, un souci d'émouvoir, plus ils rabaissent le texte et tombent dans le mauvais goût. Quand Raymond Gérôme parle de simplicité, c'est entre autres choses cela qu'il souligne. Mais pour jouer, gestuer, lire, parler avec simplicité, quel travail long et patient ! Le naturel, le spontané sont marqués par du conventionnel, des parasitages, des tics personnels, des ritournelles inutiles et stéréotypées qui apparaissent quels que soient les textes... Dans les métiers où l'on s'exprime en public, ils demandent à être repérés, corrigés.

Deux points particuliers à noter à ce sujet : les nuisances qu'apportent dans les liturgies le « parler haut » et la « saturation ». Le « parler haut » consiste à hausser le ton, à sortir du médium, cette zone où la voix de chacun trouve son meilleur niveau. Dans les églises sans sonorisation, du temps où les prêtres s'adressaient au peuple pour le saluer en chantant et pour la prédication, il fallait se faire entendre, se montrer convaincu et être persuasif. Il fallait parler haut et fort. Malgré la mise en place de sonorisations, dont on maîtrise mal l'utilisation, maintenant que les occasions de s'adresser à l'assemblée se sont diversifiées, on observe que les habitudes du « parler haut » se sont transmises, voire renforcées parce qu'amplifiées par les micros. Si, tout au long d'une célébration, le ton est uniformément celui de la pression persuasive, si l'on parle haut pour tout et si l'on chante fort devant les micros, on voit apparaître un effet de saturation permanente qui peut étouffer chez les participants toute velléité de participer, de se recueillir, d'écouter... La pièce était bonne, mais pas les acteurs.

---

3. Louis JOUVET, *Tragédie classique et théâtre du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1968, p. 74.

### Interactions

Les interactions entre les acteurs, comme entre eux et le public, sont de première importance au théâtre. L'essentiel y est dialogue, réplique, écoute de la salle.

Chaque soir, je suis à l'écoute de la salle, comme un prédicateur (MS, p. 99).

À propos encore de lumière ; il sera bien que chaque acteur, par son jeu, éclaire l'autre et les autres, qui à leur tour l'éclaireront. La scène serait donc un lieu où non les reflets s'épuisent, mais où des éclats s'entrechoquent<sup>4</sup>.

La mise en œuvre d'une célébration suppose un travail d'équipe, semblable à celui de la troupe de théâtre. L'interaction y est cérémonielle, ce qui nécessite dans les cas exceptionnels un maître de cérémonie, et dans les circonstances habituelles, un minimum de concertation, de prévisibilité. Mais elle est aussi communicationnelle, dans la liturgie rénovée où vont intervenir plusieurs personnes pour s'exprimer dans leur registre propre. Ce qui nécessite que soient agencées avec soin la succession de leurs actions, leurs orientations les uns par rapport aux autres, leurs déplacements, leurs tons de voix, et que soit assurée une continuité qui favorise la participation de tous. Ce qui demande que soient évitées la dispersion, la disharmonie, pour que la célébration n'apparaisse pas comme une suite d'interventions individuelles juxtaposées et décousues.

### Ennui et routine

Les neuf dixièmes de toute profession sont très très ennuyeux... Vous devez apprendre à vous ennuyer ; vous devez travailler le côté professionnel, technique, propre au métier d'acteur, afin de découvrir que ce que vous faites

---

4. Jean GENET, *Lettres à Roger Blin*, Paris, Gallimard, 1966, p. 49.

présentement – rester assis avec un cœur qui bat et un esprit qui pense – peut être pour nous la chose la plus passionnante, sur scène <sup>5</sup>.

Un des risques de la liturgie aujourd'hui est la recherche de performance, la peur du vide et de l'ennui. L'air du temps y est sans doute pour quelque chose. Dans la vie courante règnent la précipitation et le bruit. Dans certaines célébrations on n'a pas une minute à perdre ; tout le monde s'active, autant dans les déplacements, pour aller lire, et pour rejoindre sa place que dans la lecture elle-même. Quelqu'un a-t-il à peine terminé de lire que la page est déjà indiquée pour le chant qui suit. Le travail technique propre au métier de prêtre, d'animateur ou de lecteur consisterait peut-être à habiter tout ce qui leur est donné à accomplir, et à s'y détendre ; qu'ils apprennent à se tenir assis « avec un cœur qui bat et un esprit qui pense », à se tenir debout et à sourire. On sait les préventions contre les techniques d'expression, dans la pastorale en général et dans la liturgie en particulier. Comme si la générosité personnelle et le tonus spirituel dispensaient de les connaître et de les travailler. On oublie que le travail technique, bien compris et bien conduit, vise à dépouiller l'expression des clichés et des conventions qui peuvent fausser ou parasiter l'action liturgique, et non pas à acquérir des artifices qui peuvent la truquer.

Les plus grands moments sur scène sont ceux où l'excitation germe à l'intérieur de nous et où quelque chose de très simple, de très pur et de très facile, sort de nous et s'empare – en quelque sorte – pour nous de la nature même de la pièce <sup>6</sup>.

La routine guette les gens de théâtre et plus encore peut-être les acteurs liturgiques, du fait que la pièce comporte un grand nombre d'éléments invariables (formules et gestes rituels) et que c'est toujours la même qui est à l'af-

---

5. Lee STRASBERG, p. 185-187.

6. *Ibid.*, p. 186.

fiche. Sans préparation technique et spirituelle, elle peut sombrer dans l'insignifiance et le formalisme. Sans combat permanent contre le laisser-aller, elle peut devenir routine conventionnelle. Celui qui préside notamment, sans s'en rendre compte, est rempli de clichés gestuels, intonatoires... Nul n'y échappe, à force de recommencer toujours les mêmes choses. Mais on peut être en garde contre soi-même et surtout faire appel à des personnes amies ou compétentes pour se corriger. Pourquoi n'y aurait-il pas des conseillers ou professeurs à qui on pourrait faire appel ?

Le rôle du professeur dans la suppression de la routine conventionnelle est très important... Les exercices peuvent se pratiquer chez soi. Mais ce travail n'aboutira pas... sans briser le cliché<sup>7</sup>.

Empruntons à Michel Serrault quelques bons mots de la fin.

On se sentira toujours en dessous de la tâche, du niveau prescrit par l'Évangile, on sera toujours indigne. N'attendons pas d'avoir tout compris pour commencer.

Il faut payer comptant notre participation à l'Évangile, pratiquer sans tricher, donner de soi-même, et en plus être heureux, contents, sinon nous ne sommes pas crédibles.

Michel SCOUARNEC.

7. *Ibid.*, p. 206.